LE REFUGE ET LE BRUIT

(En deux chapitres)

CHAPITRE I

LE REFUGE

Il est un vieux refuge en bois, dominant les sources croisées de la Romanche, à la fin des moraines dévalant les pentes des Agneaux et des Combenots. Il n'est ni beau ni moche, habillé banalement de planches et de tôles. La bâtisse occupe un promontoire herbeux dont les molles ondulations tranchent et rassurent l'œil fatigué par les gigantesques abrupts de la Plate des Agneaux.

D'accès commode depuis la vallée, l'étape est surtout fréquentée durant le jour par les familles et baladins de passage. Les alpinistes purs, eux, la trouvent trop basse, à 2000 mètres, avec à la suite la perspective de longues et nocturnes marches d'approche. Les grands grimpeurs préfèrent alors ignorer cette étape facile pour aller bivouaquer plus loin ou plus haut dans les moraines supérieures, à la limite des fronts glaciaires. Ici, c'est bon enfant. On ne vit pas l'ambiance austère des étapes d'altitude, à la veille de grands engagements. On peut même quelquefois s'attarder le soir, autour de la table, le meilleur raconteur étant d'abord le berger de l'alpage. La nuit sera de toute façon courte pour les pensionnaires du refuge qui pondra très tôt, de longues processions de lucioles zigzaguantes et trébuchantes dans les ruisseaux gelés. A l'aurore, sitôt les derniers clients partis vers les sommets, il y aura enfin quelques heures de vrai repos pour le gardien, temps mort avant l'arrivé plus tardive des familles et des baladeurs quotidiens.

Perdue dans la brume, la maisonnette va s'animer lentement au fil de la clarté montant du levant. Le premier signal sera le grincement si particulier des volets s'ouvrant tels des yeux fatigués, sur un paysage déjà connu de la veille. Il y aura ensuite l'âne poitevin, à la robe loqueteuse, surgit de nulle part dés potron minet, pour se présenter spontanément devant la porte de la cuisine. Il va attendre, tête basse, secouant de temps à autre ses longues oreilles, l'air faussement humble de ceux de sa race. Et puis il va finir par frapper le sol d'un sec coup de sabot, histoire de rappeler l'heure qui tourne. C'est vrai qu'il doit partir seul faire les commissions dans la vallée. Sur son dos, le bât. Et sur le bât, une liasse de petits papiers pour le boucher, l'épicier et le boulanger. Plus régulier que les chemins de fer, cet âne est dit-ont en bas, plus sûr que l'horloge de l'église, ce qui ne manque pas d'irriter le curé local. Bien indifférent à cela, immuable et têtu dans sa mission, Cadichon va s'en aller, suivant son petit bonhomme de chemin avec le pas tranquille et routinier de celui qui connaît bien son affaire. Plus tard, arrivé sur la place du village, l'animal s'attardera longuement à goûter l'eau fraîche de la fontaine. Et dans son dos, à la terrasse du bistrot, il y aura les habitués pour faire mine de remettre à l'heure leurs montres, surtout si le curé est présent. A la fin, après un moment d'hésitation comme s'il ne se rappelait plus ce qu'il était venu faire, l'âne fera sonner ses sabots dans l'ombre d'un portail ouvert devant lui. Il en ressortira plus tard repus, le bât chargé de provisions fraîches pour le refuge.

Pendant ce temps le soleil montant aura longuement fouiné, cherchant une issue à travers la dentelle des sommets. Et le moment viendra ou soudain débordant des crêtes enflammées, la

LE REFUGE ET LE BRUIT

(En deux chapitres)

CHAPITRE I

LE REFUGE

Il est un vieux refuge en bois, dominant les sources croisées de la Romanche, à la fin des moraines dévalant les pentes des Agneaux et des Combenots. Il n'est ni beau ni moche, habillé banalement de planches et de tôles. La bâtisse occupe un promontoire herbeux dont les molles ondulations tranchent et rassurent l'œil fatigué par les gigantesques abrupts de la Plate des Agneaux.

D'accès commode depuis la vallée, l'étape est surtout fréquentée durant le jour par les familles et baladins de passage. Les alpinistes purs, eux, la trouvent trop basse, à 2000 mètres, avec à la suite la perspective de longues et nocturnes marches d'approche. Les grands grimpeurs préfèrent alors ignorer cette étape facile pour aller bivouaquer plus loin ou plus haut dans les moraines supérieures, à la limite des fronts glaciaires. Ici, c'est bon enfant. On ne vit pas l'ambiance austère des étapes d'altitude, à la veille de grands engagements. On peut même quelquefois s'attarder le soir, autour de la table, le meilleur raconteur étant d'abord le berger de l'alpage. La nuit sera de toute façon courte pour les pensionnaires du refuge qui pondra très tôt, de longues processions de lucioles zigzaguantes et trébuchantes dans les ruisseaux gelés. A l'aurore, sitôt les derniers clients partis vers les sommets, il y aura enfin quelques heures de vrai repos pour le gardien, temps mort avant l'arrivé plus tardive des familles et des baladeurs quotidiens.

Perdue dans la brume, la maisonnette va s'animer lentement au fil de la clarté montant du levant. Le premier signal sera le grincement si particulier des volets s'ouvrant tels des yeux fatigués, sur un paysage déjà connu de la veille. Il y aura ensuite l'âne poitevin, à la robe loqueteuse, surgit de nulle part dés potron minet, pour se présenter spontanément devant la porte de la cuisine. Il va attendre, tête basse, secouant de temps à autre ses longues oreilles, l'air faussement humble de ceux de sa race. Et puis il va finir par frapper le sol d'un sec coup de sabot, histoire de rappeler l'heure qui tourne. C'est vrai qu'il doit partir seul faire les commissions dans la vallée. Sur son dos, le bât. Et sur le bât, une liasse de petits papiers pour le boucher, l'épicier et le boulanger. Plus régulier que les chemins de fer, cet âne est dit-ont en bas, plus sûr que l'horloge de l'église, ce qui ne manque pas d'irriter le curé local. Bien indifférent à cela, immuable et têtu dans sa mission, Cadichon va s'en aller, suivant son petit bonhomme de chemin avec le pas tranquille et routinier de celui qui connaît bien son affaire. Plus tard, arrivé sur la place du village, l'animal s'attardera longuement à goûter l'eau fraîche de la fontaine. Et dans son dos, à la terrasse du bistrot, il y aura les habitués pour faire mine de remettre à l'heure leurs montres, surtout si le curé est présent. A la fin, après un moment d'hésitation comme s'il ne se rappelait plus ce qu'il était venu faire, l'âne fera sonner ses sabots dans l'ombre d'un portail ouvert devant lui. Il en ressortira plus tard repus, le bât chargé de provisions fraîches pour le refuge.

Pendant ce temps le soleil montant aura longuement fouiné, cherchant une issue à travers la dentelle des sommets. Et le moment viendra ou soudain débordant des crêtes enflammées, la

LE REFUGE ET LE BRUIT

(En deux chapitres)

CHAPITRE I
LE REFUGE

Il est un vieux refuge en bois, dominant les sources croisées de la Romanche, à la fin des moraines dévalant les pentes des Agneaux et des Combenots. Il n'est ni beau ni moche, habillé banalement de planches et de tôles. La bâtisse occupe un promontoire herbeux dont les molles ondulations tranchent et rassurent l'œil fatigué par les gigantesques abrupts de la Plate des Agneaux.

D'accès commode depuis la vallée, l'étape est surtout fréquentée durant le jour par les familles et baladins de passage. Les alpinistes purs, eux, la trouvent trop basse, à 2000 mètres, avec à la suite la perspective de longues et nocturnes marches d'approche. Les grands grimpeurs préfèrent alors ignorer cette étape facile pour aller bivouaquer plus loin ou plus haut dans les moraines supérieures, à la limite des fronts glaciaires. Ici, c'est bon enfant. On ne vit pas l'ambiance austère des étapes d'altitude, à la veille de grands engagements. On peut même quelquefois s'attarder le soir, autour de la table, le meilleur raconteur étant d'abord le berger de l'alpage. La nuit sera de toute façon courte pour les pensionnaires du refuge qui pondra très tôt, de longues processions de lucioles zigzaguantes et trébuchantes dans les ruisseaux gelés. A l'aurore, sitôt les derniers clients partis vers les sommets, il y aura enfin quelques heures de vrai repos pour le gardien, temps mort avant l'arrivé plus tardive des familles et des baladeurs quotidiens.

Perdue dans la brume, la maisonnette va s'animer lentement au fil de la clarté montant du levant. Le premier signal sera le grincement si particulier des volets s'ouvrant tels des yeux fatigués, sur un paysage déjà connu de la veille. Il y aura ensuite l'âne poitevin, à la robe loqueteuse, surgit de nulle part dés potron minet, pour se présenter spontanément devant la porte de la cuisine. Il va attendre, tête basse, secouant de temps à autre ses longues oreilles, l'air faussement humble de ceux de sa race. Et puis il va finir par frapper le sol d'un sec coup de sabot, histoire de rappeler l'heure qui tourne. C'est vrai qu'il doit partir seul faire les commissions dans la vallée. Sur son dos, le bât. Et sur le bât, une liasse de petits papiers pour le boucher, l'épicier et le boulanger. Plus régulier que les chemins de fer, cet âne est dit-ont en bas, plus sûr que l'horloge de l'église, ce qui ne manque pas d'irriter le curé local. Bien indifférent à cela, immuable et têtu dans sa mission, Cadichon va s'en aller, suivant son petit bonhomme de chemin avec le pas tranquille et routinier de celui qui connaît bien son affaire. Plus tard, arrivé sur la place du village, l'animal s'attardera longuement à goûter l'eau fraîche de la fontaine. Et dans son dos, à la terrasse du bistrot, il y aura les habitués pour faire mine de remettre à l'heure leurs montres, surtout si le curé est présent. A la fin, après un moment d'hésitation comme s'il ne se rappelait plus ce qu'il était venu faire, l'âne fera sonner ses sabots dans l'ombre d'un portail ouvert devant lui. Il en ressortira plus tard repus, le bât chargé de provisions fraîches pour le refuge.

Pendant ce temps le soleil montant aura longuement fouiné, cherchant une issue à travers la dentelle des sommets. Et le moment viendra ou soudain débordant des crêtes enflammées, la

lumière s'écoulera par-dessus les remparts de l'Oisan. Cette marée dorée dévalera les versants en vagues mouvantes chassant et colorant les restes persistants de l'ombre bleue. Pendant ce temps là, le petit monde de l'alpage aura guetté comme à l'habitude, attentif à ne pas rater sa première part de tièdes caresses, chacun fêtant à sa façon l'arrivée des rayons chaleureux. Les chiens et le berger feront chorus au détriment des chamois et des moutons engourdis. De son coté, la population marmotine toujours très affairée, s'époumonera en sifflements d'alerte (pas fins les chiens.).

Le gardien de l'étape lui-même apparaîtra au-dehors, prenant le temps d'ausculter en connaisseur les indices du ciel et des sommets environnants. Aux pieds du refuge, dans la cuvette réunissant les sources de la Romanche, l'avancée du jour sera marquée par la rumeur montante des torrents dégelés. Et puis à la fin, le grand soleil installé sur l'alpage fera fumer la rosée habillant les tôles du refuge cette fois grand ouvert. Et sur le coup des onze heures, deux mondes commenceront bientôt à se croiser, tout en s'ignorant. Déjà à la redescente, ou plutôt à la dégringolade, coupant les lacets du sentier dans un tintement de quincaillerie pendue à la ceinture, il y aura les grimpeurs plus ou moins authentiquement de retour d'exploits non prouvés. L'œil sur le chrono, ils afficheront alors le rictus fermé de ceux qui reviennent de loin, de toute façon méprisants pour le petit monde gravissant péniblement le sentier à la remorque de l'âne surchargé. Brave âne, brave guide vite oublié, sans jamais de merci, sauf quelquefois une tape amicale sur la croupe.

Voici donc Cadichon de retour. Arrivé en fin de matinée, il prendra le temps de brouter un brin d'herbe oubliée avant de se présenter à l'heure de l'apéro, devant la porte de la cuisine. Il attendra un moment, l'air toujours humble, et puis il finira encore par frapper le sol d'un sec coup de sabot, pour rappeler qu'il est là. Sitôt libéré, il s'en ira dans les grandes pentes se mêler aux moutons. On ne le reverra plus jusqu'au lendemain.

Par grand beau temps, l'alpage environnant le refuge, sera parcouru des flux et reflux réguliers venant tantôt de la vallée, tantôt des cols environnants. Les groupes et les familles viendront vagabonder tard pour repartir tôt au fil de la météo et du calendrier des vacances. Ainsi, contrairement à beaucoup d'autres, solitaires aux premières heures, le gardien sera occupé tout au long du jour par les assoiffés ou les grelottants dévalant les sentiers de l'Alpe.

Et puis viendra la fin d'un temps bien réglé, qui va lentement changer. Les touristes se feront subitement plus rares au lendemain d'un certain week-end. Le soleil semblera soudain disparaître plus vite derrière les versants imposants de la Meije, et l'air lui-même sera plus vif, faisant tousser en ramonant les poumons. Les rayons si lumineux de la fin de l'été, à défaut des frondaisons de la plaine préféreront s'attarder sur les crêtes enflammées. De son coté, l'ombre bleue des versants nord reprendra sa revanche, tournant vite l'alpage au mauve, puis au noir profond précédant l'arrivée des étoiles. Les fenêtres du refuge se refermeront plus vite, sur des jours plus courts, sur un froid plus rude aussi. L'eau du bassin cessera de chanter plus tôt chaque soir, alors même que les ruisseaux du vallon tarderont un peut plus à s'éveiller le lendemain.

Un matin particulier se lèvera sur une Alpe où la bâtisse ne fera pas grincer ses volets de bois vernis. Les moutons et l'âne poitevin ne seront plus là, taches introuvables dans les vastes pentes d'herbes gelées. Ils s'en seront allés tous ensemble, prenant le sentier du bas dans un concert de clochettes et de grelots, sous l'œil navré des chamois qui les auront un peu accompagnés, avant de renoncer. L'automne aura surtout chassé les CAF et les gardiens de refuge. Il y aura d'abord les premiers, oubliant d'un coup leurs terrains de jeux estivaux, pour faire la rentrée dans leurs bahuts respectifs, où ils passeront rituellement du granit des parois au granit du pavé parisien. Dernière manifestation estivale de "l'intelligentsias", il y aura le dynamitage, d'un téléphérique en construction.

Et puis il y a les autres, du pays, qui sont encore là, pragmatiques par force, ayant besoin de leur montagne, outil qui dure plutôt que jouet éphémère. Ayant enfin le temps de s'occuper d'eux même, ils vont prendre quelques temps de repos troquant leur vie de gardien

insomniaque pour celle hivernale, et plus régulière, de moniteur ou d'infirmière. L'âne poitevin, lui, pour autant que j'en sache aujourd'hui, aura hérité depuis d'une retraite bien méritée dans la vallée, étable et picotin compris.

L'alpage oublié va changer, étant plus sévère, reprenant de la noblesse et du grandiose dans l'été indien où le plus modeste sommet s'éveillera quelquefois fois poudré de blanc, en se donnant des allures de 4000 mètres éphémères. Ah! L'été indien en Oisan... La plupart des envahisseurs de l'été, grimpeurs ou crapahuteurs de tout poil et de toute catégorie, font une erreur en négligeant si vite un monde qu'ils croient devenu inaccessible. Mais vous, essayez au moins l'expérience simple des deux week-ends, deux balades similaires au même endroit. L'une à la mi-août, la suivante en fin septembre. Oui. J'ai bien dis l'Oisan en fin septembre où le ciel bleu est si souvent persistant. C'est l'époque des paysages à la flamande avec ses clairs-obscurs fugitifs, demi-teintes dignes du Louvre, mais perdues à défaut d'artistes et de spectateurs présents au bon moment.

C'est un autre temps, un autre monde où les chamois brunis et jusque là distants, deviendrons amoureux effrontés. Le sentier commode et bucolique de l'été prendra une autre allure, d'abord par son ambiance. Il pourra alors devenir une autre équipée valorisante dans des conditions nouvelles. La montagne et les glaciers seront à sec. Et les derniers névés bien cachés dans les recoins d'ombre, ne pourront plus retenir longtemps leurs éboulis prisonniers, prêts à dévaler les pentes au moindre clin d'œil historique d'un automne plus doux. Le sentier du Lautaret sera à éviter devenant carrément dangereux avec le bourdonnement des pierres venant des hauts. Arrivé tard dans le vallon désert, il faudra chercher quelquefois le refuge sans lueurs, avant d'adopter de toute façon son annexe de pierre moins repérable. Si petite annexe et surtout quel contraste avec le douillet point de chute de l'été, havre sympa, toujours net et pimpant.

Le refuge de l'Alpe est ainsi partagé en deux constructions bien différentes. La principale est la plus grande, celle que l'on voit de loin étant le refuge d'été propret et spacieux. Parfait havre d'étape nocturne à condition de ne pas viser trop haut le lendemain, cette bâtisse répond bien aux besoins de l'endroit. Mais hors saison, le petit nid est fermé, barricadé, cadenassé.

Il faut alors se tourner vers "la mechta", un nom de baptême inspiré par moi-même dés ma première visite de l'endroit. Imaginez un cube de pierres grossières, percé de deux trous, l'un étant une lourde porte de bois à la serrure égarée, l'autre se résumant d'une petite fenêtre aux quatre vitres depuis longtemps remplacées par du papier journal. L'ensemble est coiffé d'un toit de tôle ondulée bordé d'une courte cheminée. Ce n'est pas la baraque de la ruée vers l'or, et ce n'est pas au goût de tout le monde, mais il a le mérite d'exister. Il est utile pour les fauchés idéologiques ou bien réels de l'été, les rats et les «hors saison». Je l'aime bien.

A l'intérieur, le confort spartiate commence par un rude bat-flanc à deux niveaux de bosses au front chaque matin. Une grande table massive trône au centre, caparaçonnée de tous les restes des saucissons et bougies de la dernière saison. Et là-dessus, il y a quelques bougeoirs en plein débordement. En recoin, témoin immuable de tout ce qui a pu se passer ici, le poêle grenoblois est disponible mais le plus souvent sans combustible. Traînant sur la table, il y a le livre du refuge, taché, griffonné (taggé bientôt), parsemé de bric et de broc de notes diverses; depuis le strict rapport quasi militaire, en passant par les messages délirants à polémiques. Il y a aussi, et c'est le plus sympathique, les récits, chargés d'émotions, de ceux de retour ou partant, osant écrire et déclarer leur peur ou leur joie, d'avoir triomphé d'eux même et d'être passés quelques fois très près...

Il y a aussi ceux qui ont subi et qui déclament à grands caractères rageurs :

--- Avant l'armée, j'aimais la montagne. Maintenant, grâce à l'armée, je déteste la montagne !

Vu dans le registre du Pelvoux. Navrant.

J'ai toujours pensé que ces registres de refuges écrits dans l'émotion, une fois complets, méritaient autre chose que l'oubli au fin fond d'un tiroir ou d'une étagère poussiéreuse. Et j'ai rêvé qu'ils partageraient un jour les études d'un grand humaniste intéressé par ces tranches de

vies, à tout le moins d'avoir des égards de conservation dans une bibliothèque officielle. Ces registres maltraités, déchirés, griffonnés, quelquefois devenus presque chiffons de papier, résument très intensément notre époque par leur franchise, collant de prés à notre évolution ; les gribouillis, voire les dessins maladroits, étants tous des témoins importants à prendre au sérieux, au même titre qu'un brouillon de Zola...

Tout autour de la bâtisse et de son registre, il y a désormais le vallon des chamois devenus solitaires. J'ai parlé de l'été indien avec une montagne dure et désertée, mais il est vrai qu'il reste d'autres vies, bien présentes. Celles des vrais maîtres des lieux, issus des pentes et revenant plus bas reprendre leurs territoires aux hommes. Il y a d'abord la population des marmottes tantôt trotte-menu tantôt joueuse, toujours très occupée, et qui ne sera jamais prête pour la fermeture annuelle. Il y a aussi les jeux plus désordonnés des éterlous de l'année grillant leurs derniers temps d'insouciance avant l'arrivée des premières tempêtes.

Il reste encore une dernière faune humaine composée de solitaires se faisant le plus souvent rares et discrets. Pas méchants et pas chasseurs pour un sou, plutôt sauvages, recherchant leur île déserte sans jamais la trouver, ils ont travaillé tout l'été, attendant que "les autres" s'en soient allés pour venir. Ce sont les oubliés du simple destin, frustrés de la vie standard, ceux pour qui être deux est déjà trop. La montagne a toujours attiré ces presque autistes, bien plus que la mer. Garçons ou filles, errants solitaires tout l'automne, sur des parcours le plus souvent classiques, ils prennent pourtant des risques énormes, à la merci d'une simple fracture qui les laisserait là sur un simple pierrier, finissant oubliés, absorbés, sans l'espoir d'être même cherchés. Et c'est arrivé...

J'en connais un qui s'attarda seul au sommet du Mont Pelvoux un certain onze novembre où la France inhumait son grand homme. Comme disent les aviateurs c'était un vrai temps de curé avec une tempête de ciel bleu. L'air était calme sans un souffle, et il faisait si bon s'attarder sabler le champagne dans la combe glaciaire du sommet...

La nuit suivante, un violent blizzard installait d'un seul coup la montagne dans ses blancs quartiers d'hiver. Talonné de peu par la bourrasque, notre loustic en réchappa de peu...

Certains laissent tout de même trace de leur discret passage dans le registre local, et ce sont les derniers paraphes de la saison. Après eux, l'Alpe va tomber inexorablement dans l'oubli. Dernier témoins des humains disparus, le refuge et son annexe auront plongé eux aussi, dans le véritable silence des solitudes où la dernière rumeur ne sera plus que celle de son propre cœur. Certains y entendent quelquefois leur âme, se découvrant une sérénité de Père de Foucault, à vie ou éphémère...

Pourtant, je me suis laissé dire qu'il y avait certains soirs de grand vent et de pleine lune, tout un autre monde apparaissant et s'agitant autour des bâtisses dans une furieuse sarabande. Tellement furieuse cette sarabande, que ces êtres en arrivent à batailler dans de grands bruits de ferraille. Les rats ! Vous avez dis les rats ? Oui bien sur, ces animaux malins ont bien retourné les quelques gamelles de la cabane, mais depuis la dégringolade générale des premiers jours de reconquête, ils n'y touchent plus. Alors que penser ? Qui joue ainsi tous les soirs de ces accents déchirants de violon, ce trémolo hésitant dans un long crin-crin bientôt libéré sur une note plus grave conduisant à une pause agaçante. Cette musique lancinante est à répétition certains soirs. Gare au solitaire attardé qui n'aurait pas la tête solide. Et même en ayant la tête solide, on n'est pas de bois. On s'énerve, on écoute, on guette, on appelle et finit par insulter l'effronté tapis dans la nuit, et qui ne répond que par sa musique satanique à répétition. Bref. On ne dort pas de la nuit qui s'annonce longue et sinistre.

J'en vois qui ricanent en flattant mon imagination. Ils ont tors. Les dahuts ne me font plus peur depuis longtemps, et j'en connais beaucoup d'entre vous qui n'auraient pas aimé par exemple, sentir le souffle d'une lionne à travers une toile de tente. Ceci pour vous dire que je suis vacciné et que j'en ai vu d'autre.

Pourtant, j'ai bien connu et entendu le fantôme musicien de l'Alpe du Villard d'Aréne.

D'autre aussi, mais ils ne vous le diront jamais. On a sa fierté que diable. Qui a parlé de

diable? Je suis agnostique. Il ne peut y avoir de diable dans l'histoire qui suit.

Quoique... Comme dirait Raymond Devos. Maintenant, suivez-moi. On tourne la page... Quoique...

A suivre.

CHAPITRE II
LE BRUIT

« Laissez pérorer ou ricaner, quand votre esprit troublé, se confie. C'est bien vous qui avez vécu ce que vous contez? Alors vous avez raison d'affirmer... »

Octobre 1973. Octobre sinistre d'une année sinistre. La journée a mal commencé, la semaine aussi. A la réflexion, le mois aussi a mal commencé dans une année tarte qui avait mal commencé. Tel un poisson d'aquarium qui cherche à voir ailleurs, je me cogne le nez aux vitres de mon bureau, le regard attiré par le dehors et les cimes environnant la ville. Le ciel louche persiste, figé, indifférent aux soucis des hommes d'ici que les gens du bas-pays appellent la crise.

Avec la grisaille dans le cœur, le bleu étrange du dehors, et le téléphone qui reste muet, le poisson d'aquarium s'enfonce lentement dans les bas-fonds d'une humeur morbide qu'il connaît déjà. Morose il tourne en rond, rumine ferme et s'arrête de plus en plus souvent devant la fenêtre du bocal. Tout de même...

Encore un regard vers le dehors...

L'été indien perdure avec ses petits nuages égarés venus de nulle part s'attardant chaque jour un peu plus à la faveur des crépuscules. Pour combien de temps encore ? Peut être jusqu'à Noël. La nature bienveillante, jouera encore avec les nerfs et les mensonges téléphoniques des hôteliers du 24 décembre. Mensonges spéculatifs souvent chanceux. On verra cette année, cela dépendra. Pour l'instant, le massif est désert, figé, abandonné comme un navire à la dérive, dans l'inter saison qui s'éternise.

Ma main s'est d'or et déjà refermée sur le répondeur automatique ; « il n'y a pas de gabonais... » Un calembour usé qui ne fera rire personne. A quoi bon ? De toute façon quand on n'est pas de la vallée... Encore pire à cette époque de l'année !

Message à tous : « le poisson exotique vous emmerde. »

Cinq heures du soir. Il est déjà tard pour partir en montagne, même s'il ne s'agit que de rejoindre un simple refuge de basse altitude. Tiens, quel refuge ? L'esprit ailleurs, j'ai jeté d'instinct le sac à dos toujours prêt, dans le coffre de la voiture. Les chaussures de montagne ont suivi, je conduirai en savate Un dernier coup d'œil vers le ciel indéchiffrable. Non, aucune raisons de changer d'avis. J'ai démarré d'instinct en direction du Lautaret. La bouffe ? Je m'arrêterai à la Guisane, chez les Prats.

L'œil sur le temps qui passe, j'ai mi exactement un quart d'heure entre mon irruption et ma sortie de chez l'épicier, a la fois commerçant, bistrotier, artisan et élu local. Un record dans ce comptoir à tout faire, où tout le monde se connaît et se retrouve. Un avantage: avec les commentaires locaux, désormais tout le monde va savoir de quel coté je suis parti. Des fois que je me plante...

Il est dix-sept heures, la lumière baisse et j'ai franchi sans m'arrêter le col du Lautaret où le chien de l'aubergiste m'a reconnu dans un long aboiement bien à lui. Mouchard! L'ami Bastien aura remarqué et il ne va pas être content, gare aux réflexions à mon prochain passage. De l'autre coté du col, tout là haut les crêtes de la Meije n'en finissent pas de déchirer les derniers pinceaux écarlates du soleil. Le reste du versant a déjà plongé dans un bleu violacé. Quelle folie que de partir si tard en montagne ! J'ai dévalé les lacets du versant grenoblois en guettant sur la gauche, la pancarte discrète du Pied du Col. La voila. Un grand coup de frein au dernier moment, volant braqué à fond, je n'ai pas cette fois laissé passer l'embranchement à contresens.

Plus loin, sur la grande route de Grenoble, les toitures du Villar d'Aréne se laissent deviner en reflets de rouille assortis à la fin du jour.

Quant à l'étroite piste aux lacets cahoteux conduisants au vallon du Pied du Col, elle a vite fait perdre le panorama des Agneaux pour s'enfoncer dans l'ombre du vallon perdu. Au bout c'est un cul de sac, vaste terrain plat faiblement boisé, désert la plupart du temps sauf aux moments les plus chauds de l'été où il devient à la fois parking et camping. La voiture est venue buter au hasard sur les premières ornières convergeant toutes ensemble vers le sentier de l'Alpe. Après cela, j'ai laissé caler le moteur de la voiture pour mieux écouter la quiétude de ce vallon paisible, à moitié boisé, blotti et oublié aux portes de l'Oisan. Trop encaissé l'endroit ne connaît guère que le chuchotis des brises fugitives, jamais la fureur des vents de tempêtes. Mais là-bas à droite, invisible et toujours présente, il y a toujours la rumeur persistante des eaux de la Romanche, dégringolant toute neuve, depuis le vallon d'Arsine.

Il va faire nuit. Il fait nuit. Parti pour parti... Le cheminement vers le refuge de l'Alpe n'est pas un inconnu pour moi, et j'espère disposer d'un moment entre chien et loup avant de devoir m'en remettre à la lampe frontale, je n'ai pas changé les piles. Un dernier petit coup d'œil vers le bout de ciel aperçu avec une question pour moi, où en est la lune ? Ou est-elle ? C'est le noir rêvé des photographes. Avare des piles de ma lampe, j'essaie la vieille combine du regard de coté pour m'y retrouver, mais il faut avouer que ma vision ne s'améliore pas, et je trébuche dans les premiers lacets raides du sentier. Et puis là haut, très haut sur la droite, apparaît un immense reflet laiteux, tache fluo s'imposant très vite au même titre qu'une belle chemise de prix sur un costume de soirée invisible. La chemise, c'est le glacier de l'Homme qui miroite en dominant le versant. Le costume, c'est la Meije Orientale qui finit là dans un gigantesque plastron granitique.

Au-dessus, les étoiles prennent une à une leur service au fur et à mesure de l'heure et du couchant. Puis il arrive un moment où l'œil finit par s'habituer aux nuances de noir ; celui plus sombre de la trace, et celui plus clair de l'herbe rase. La mémoire aide l'œil et vice-versa. Vieille habitude du temps de la chasse et de ses montées nocturnes:

--- Monte de nuit, si tu ne veux pas coucher là haut, mais pas de lampe. Hein, petit !

Qu'ils disaient... Alors je finissais par monter le soir, au jour pour ne pas prendre trop de risques sans lampe. Question de discrétion, comme ils disaient. La nuit suivante ou plutôt à l'aube de la chasse, bien installé et dominant tout, je prenais plaisir à deviner la vague montante qui arrivait pour ceinturer la montagne. Le bruit porte loin en montagne, surtout la nuit, et sans vent. Et ce qui au début, n'étaient que de brefs chuchotements se transformait spontanément en multiples "chuuut", eux-mêmes aussitôt réprimés par cette fois une vague bien claire d'engueulades ponctuant provisoirement le phénomène. La dessus, le silence de chapelle ne durait guère. Il y avait invariablement les masos des éboulis; deux pas en avant, trois pas en arrière, avec à chaque fois le fracas des caillasses roulant et glissant vers le bas, d'où émergeait une nouvelle vague de jurons et de protestations. Et c'était bien le diable si par moment, un perdu ne cédait à la tentation de balayer la zone à grands coups de pinceaux, et de quoi ? Je vous le demande. Ben oui. De lampe torche. Vous savez, celle qui est si chère et «qu'ils » avaient au Viêt-nam. Bonjour la discrétion. Tout ce petit monde, guerrier de quelques jours, révolutionnait la montagne. Et certains matins d'ouverture, juché et isolé sur mon piton, je me suis souvent demandé s'il restait encore un chamois assez sourd ou innocent pour être encore dans le secteur. Il en restait quelquefois.

Ha ! Je m'arrête pour mieux étudier l'ombre des alentours. Perdu dans mes pensées, je n'ai plus reconnu la trace large et visible du début. Ou est la lampe? On se calme... Je me débats avec le boîtier qui ballote insaisissable. Clic clac ! Et la lumière fut. Mon doigt a révélé le monde, avec le véritable sentier qui se laisse apercevoir en trait plus sombre, plus haut sur la gauche. Je suis sur une sente à moutons, en contre bas. Ce n'est pas grave. J'éteins encore le monde, les sens tendus, étudiant les alentours de ma nuit. L'air est calme, à part le léger courant d'air qui m'apporte de temps à autre la rumeur de la Romanche invisible. Et surtout, il

y a cette nouvelle lueur montante découpant le sommet du dernier raidillon. Derrière la crête, cette même clarté a sans nul doute investie le vallon de l'Alpe comme elle est en train d'éclairer les contreforts de la Meije devenus bien visibles.

Bonjour la lune ! Sa clarté toute proche a semblé assombrir la dernière pente "à l'ombre", et j'ai gravi les derniers mètres de pénombre sans lampe, droit vers le haut, le pas silencieux sur le gazon de l'alpage. Ceci à tel point qu'une troupe de chamois étonnée s'est figée sur la crête, oubliant de fuir et de chuinter pour observer pantois mon apparition du néant.

La lune est bien là, comme il était prévu, souveraine discrète baignant largement le cirque de montagnes, avec au centre les points sombres de l'Alpe de Villar d'Aréne. Cette fois, c'est tout plat, à part la crevasse au ruisseau qu'il faudra traverser d'une pierre à l'autre, à défaut de la planche présente l'été. Après quoi, il ne reste plus qu'une large trace vagabondant à travers les molles ondulations de l'alpage. Tout au tour, la clarté lunaire permet de musarder presque comme en plein jour. Alors je cherche très haut vers la droite, dans les sommets, la pente menant au refuge de La Grande Ruine. Des fois que demain je sois assez courageux... Mais les reflets de l'astre ne m'ont rien renvoyé ; il n'y a pas de névé visible sur le grand faux plat. C'est de l'éboulis en perspective. On verra.

Je suis arrivé à contre-lune, en vue du refuge et de son annexe qui ne m'offrent tous deux que la masse noire de leurs silhouettes épurées. Sous la lune, l'endroit et les choses ont changé, ne voulant plus dire ce qu'elles représentent le jour. Alors, frappé par l'ambiance, j'ai fantasmé à quelques mètres du but, assis sur un rocher, l'esprit complice, goûtant le temps d'une dernière halte pour observer ce qui me semble être un dessin à la Corto Maltez, avec les formes tranchées de gris et de noir mystérieux qui finissent par vouloir s'animer ou tout au moins bouger. Oh ! Si peu. Mais à la fin, il semblerait presque normal de voir surgir le personnage dans ce décor de BD figé, où la plus longue bâtisse faite de bois, coiffée d'un tuyau de cheminée incliné aux vents, tiendrait bien le rôle d'un bateau sombre et louche, prêt à larguer les amarres... D'ailleurs, du coin de l'œil, avec cette lune... il m'a bien semblé... J'ai tendu la main vers la paroi, histoire de vérifier... Non, le vaisseau n'appareillera jamais de son alpage.

J'ai finit les derniers pas en pataugeant dans l'eau du bassin qui n'a pas gelé. A droite, le refuge principal en bois est fermé, barricadé, pas la peine d'insister. A gauche de ce qui ressemble à une courte ruelle, il y a l'annexe, un cube de pierres sèches avec deux ouvertures ; l'une petite et carré étant la fenêtre aux quatre vitres de papier journal. L'autre est la porte, un lourd et épais panneau de bois qu'il faut verrouiller avec le piolet. Voici mon hôtel.

Sitôt la dite porte calée je n'ai pu faire mieux que de réveiller d'abord l'endroit par deux bougies toutes neuves issues de mon sac. Où vie la lumière... Ecroulé sur un des bancs, j'ai d'abord échangé avec délice mes grosses chaussures contre les babouches du placard. Ensuite il m'a fallu choisir mon coin de sommeil. D'emblée j'ai jeté mon choix sur le bas flanc supérieur, plus chaud et plus haut de plafond. Le temps de choisir mon futur petit nid dans le choix des rugueuses couvertures et je suis revenu un court instant m'installer à la grande table. D'instinct, ma main s'est refermée sur le registre du refuge où le dernier paraphe remonte déjà à la fin de septembre. «Il » a signé en supposant être le dernier passager de l'endroit : "« Tchao à l'année prochaine. »...

Le silence est tel que le fait de tourner les grandes pages me semble provoquer un vacarme inhabituel. Il est tard, et gêné j'ai tourné d'instinct la tète vers les bas flancs déserts, je ne dérange personne. Me voila bien nerveux ce soir. J'entrouvre mon sac et j'hésite, je n'ai pas faim. Au lit. Je vais éteindre les deux bougies à peines entamées, sur la table, mais je me ravise et les laisse allumées sans savoir pourquoi.

Juché sur mon bas flanc, je me suis roulé dans les couvertures les moins râpeuses du lot, et bien calé, j'ai fermé les yeux un instant avant de les rouvrir dans la lueur dansante des bougies. Je ne dors pas et je sens que je ne vais pas dormir. Une question ? Qu'est ce que je fais ici? Les soucis de la vallée me rattrapent. Dormir. Ces bougies me gênent. Bousculant l'organisation de mes couvertures, je suis descendu pincer les deux flammèches jaunes qui n'en finissent pas de

réveiller les coins de la pièce. Et puis debout dans le noir, nu-pieds à défaut des babouches, j'aurais hésité à me repérer s'il n'y avait pas eu la lueur de la petite fenêtre au papier journal qui fait «flopflop » avec le courant d'air de la porte. De nouveau installé je ferme les yeux pour somnoler sans vraiment dormir. L'esprit éveillé suit et guette le rythme de ce satané papier de fenêtre qui se gonfle et se dégonfle au rythme de l'air plus ou moins agité. Cette fois j'ai dégagé une oreille pour guetter et écouter le vent plus violent. Il m'a bien semblé entendre un bruit métallique. Quelqu'un arrive. A cette heure ? La lampe et l'œil réunis sur le cadran de ma montre, je m'étonne, il est dix heures du soir. En octobre et à cette heure? Combien sont-«ils» ? Assis sur le bas flanc j'écoute et je calcule au pluriel plus rassurant qu'un inquiétant singulier. Autre spéculation ; mon sac et mes affaires sont bien rangés sans gêner, donc je ne bouge pas, et je ferai semblant de dormir quand «ils » arriveront. J'ai de nouveau replongé la tète dans le traversin du bas flanc.

La rumeur du vent a encore augmenté, et j'ai bondis quand dans une rafale plus forte la porte s'est ouverte dans le fracas de la chute du piolet-serrure. Mais personne ne se découpe dans le rectangle plus clair du dehors. Quitte pour redescendre la caler cette putain de porte. De nouveau debout dans l'obscurité, je m'apprête à me recoucher mais j'écoute. Dehors, ça souffle de plus en plus avec des périodes de grand calme qui soulignent étrangement les multiples petits bruits de la cabane. Bonsoir amis mulots.

RR...RAA...AAWWW. J'ai bondi sur place, me foudroyant les orteils dans les pieds de la table, et le bruit a disparu comme il était venu. J'écoute et je guette en grimaçant de douleur. Le silence est revenu tout est calme, sauf pour mes pauvres arpions qui ont bien dérouillé. La douleur s'apaisant je repense à cette plainte ou plutôt à ce bruit lugubre, enfin ce machin bizarre de tout à l'heure. Ce n'était pas très loin. Quoique... En tout cas, cela n'était pas un bruit naturel. Cette fois, je n'ai plus sommeil, et assis dans le noir j'attends les nouveaux arrivants pour les engueuler. Si c'est eux qui s'amusent...

Nerveux, je grignote et je grappille à l'aveuglette des restes de saucisson épars sur la table, mais hélas mélangés à d'autres restes de bougies, ceux là. J'ai tout recraché, gardant en bouche le goût obstiné du suif et de la paraffine. Personne n'est venu, et le vent s'est voulu apaisant lui aussi. Le sommeil s'est fais sentir quand j'ai piqué du nez vers la table. Alors je suis remonté dans mon perchoir, et j'aurais pu cette fois m'endormir si:

RR...RAA...AAWWW. RRRAAA.... La plainte a failli s'arrêter, hésitante, puis elle s'est encore prolongé quelques secondes. Toute proche en tout cas. Cette fois, je me suis à peine dressé, attentif au phénomène qui s'est prolongé. Oui. Ce n'est pas loin, peut être même dans la ruelle séparant les deux refuges. Je hurle:

--- Il y a quelqu'un?

Des chuchotis me répondent et je tends l'oreille jusqu'à ce que je prenne conscience qu'il ne s'agit que du vent qui vagabonde.

RR...RAA... AAWWW. RRRAAA... Et le vent qui semble à chaque fois vouloir ponctuer dans un long soupir finissant. Coïncidence ou complicité des éléments? Ca y est ! Me voici mêlant dieu sait quels éléments avec ce qui n'est sans doute qu'une mauvaise plaisanterie... Enfin certainement…

Cette fois renonçant au sommeil je me suis installé de nouveau à la table après avoir rallumé les deux chandelles, des fois que dehors les nouveaux arrivants cherchent une lueur pour se guider. Une idée stupide, aussitôt rejetée car avec la pleine lune qui règne dehors, il n'y a pas besoin de phare. J'attends. Je ne sais pas ce que j'attends, mais j'attends de pied ferme. A propos de pied ferme, où sont les babouches ? Je cherche et ne les retrouve pas, alors je me choisis encore une nouvelle paire dépareillée dans le petit meuble. C'est au bas mot du 48 et 46 fillette mais cela me convient tout à fais. J'ai fixé mon regard fatigué sur les deux chandelles qui se sont mise à danser au rythme des journaux de la fenêtre. Flopflop. Dans un sens. Temps mort et flop, flopflop dans l'autre sens. Ah tiens ! Il y a trois flop au reflux du courant d'air. J'ai pris cela comme un jeu et je me prends à battre le tempo ; flopflop, flopflopflop avec le vent du

dehors qui finit. Flopflop, flopflopflop... flopflop... Je me prends à rire tout seul car j'ai créé un orchestre pour deux bougies, papier journal et courant d'air.

RR...RAA... AAW... Cette fois je suis dehors, en fureur, le piolet fouettant le vide, invectivant l'invisible qui finit sa phrase obstinée:

RRAA...RA.

Je hurle et tutoie ce que je ne connais pas et qui me fait peur désormais:

--- Sorts ! Ca suffit et tu vas avoir affaire à moi ! Viens ici !

Tout en hurlant des invectives à mon ennemi invisible, je ne cesse de tourner sur moi-même, bizarrement obsédé par la peur d'être surpris par derrière. Puis je m'arrête enfin haletant, observant en silence les alentours. Plus rien. Même le vent s'est calmé pour un moment. La silhouette des deux bâtisses ressort immuablement, l'une de bois, en gris foncé, l'autre de pierre blanche, en plus clair, avec le rectangle de lumière jaune et vacillante de la porte ouverte.

Ecœuré mais calmé, faute de combattant, je m'assois à même l'herbe rase de l'alpage. Rien. Et moi qui tournais comme un toton, tout à l'heure. Et si je restais au-dehors, histoire de voir ? Voir quoi? C'est un bruit et un bruit, cela ne se vois pas. Et dehors, s'il ne gèle bizarrement pas, il ne fait tout de même pas si chaud pour traîner, même pour mon empoisonneur qui se lassera peut-être après tout. Echange drapeau blanc contre nuit tranquille ! J'attends encore un moment les sens en éveil, guettant les environs de l'alpage avec sa multitude d'ombres rocheuses émergeantes du plateau. Avec l'imagination, chaque pierre s'est mise à bouger ou à cacher quelque chose de tout aussi mouvant et inquiétant. Un nuage incongru a masqué un moment la lune et le vallon. Alors j'ai choisi le repli vers l'abri et sa lumière rassurante. Les bougies et les journaux ont cessé la sarabande, eux aussi. Tout est si paisible; je regarde l'heure, il est minuit et quelque chose. Amer, je me dis que j'étais parti pour me détendre et combattre le stress. C'est réussi. Tête malade, reste une tête malade avec cette fois un cortège de ce qui doit être des hallucinations auditives. J'ai sans doute de la fièvre; ceci expliquant tout le reste... Tiens le vent s'y remet et s'engouffre dans l'entre-deux des bâtisses.

RR... RAA... RAWWW. La porte de sortie ne s'est pas ouverte sur mon passage, elle a simplement cédé et claqué à l'envers sur le mur du refuge. Je suis dehors en babouche, piolet en main, sans un mot, mais méchant comme une teigne. C'est derrière ! A gauche? A droite? Non ! Pas à gauche. Je file en silence vers l'angle de droite du refuge, éclairé ici. Mais derrière le coin il y a l'ombre de la lune qui a tourné depuis mon arrivé. Et si le petit malin s'y trouve, il me verra le premier à contre-lune. Je bondis, trébuche sur les caillasses, et me rattrape sans tomber dans l'ombre de la bâtisse.

RR...RAA... RAWWW. C'est de l'autre coté, dans la ruelle. Dans l'ombre totale de la cabane, j'ai contourné l'angle suivant en dérapant douloureusement dans mes babouches trop grandes. Immobile et silencieux, je guette encore en pestant contre ce vent qui s'engouffre bruyamment entre les deux baraques. Figé et sensible à tout, il me semble bien entendre par instants un sourd couinement presque inaudible, semblant chercher à prendre de l'importance dans un tempo venant de partout et de nulle part. Parti à la légère, je me suis mis à grelotter sous les assauts du vent qui semble vouloir persister cette fois. A mes pieds, il y a du gluant invisible qui doit être la boue du bassin débordant dans le noir.

RR...RAA... RAWWW. C'est derrière l'angle ! Mais dans l'ombre aussi. J'ai bondi au hasard, menaçant et faisant tournoyer mon piolet. Gare à celui tapis dans l'ombre. Cette fois, plus d'incertitude, l'emmerdeur dénué de toutes bonnes intentions est là, et je l'aurai.

A force de tournoyer et de gesticuler, je me suis rapproché de la zone de lumière où l'on ne voit personne. J'en prends conscience et me tourne vers mes arrières, certain d'y retrouver mon «ennemi ».

RR...RAAA... Juste au-dessus de moi !

Plaf ! J'ai pris le premier coup en pleine figure. Quelque chose de métallique vite repoussé du piolet. Replaf ! Un nouveau choc sur la tête, l'adversaire est plus grand c'est sur. J'ai repoussé l'arme qui a cédé sans difficulté, avant de revenir frapper imprévisible, d'un autre coté.

Sans m'en apercevoir, je n'ai cessé de tourner en rond en poussant de petits cris ponctuant chaque rencontre avec la chose. Et mon piolet s'est planté de plein fouet cette fois, je ne l'ai pas raté. A taton, j'essaye de comprendre. C'est rond, certainement la tête, avec mon piolet à travers. Seigneur qu'est ce que j'ai fait ? Et il y a quelque chose de chaud qui poisse et qui coule. Du sang ! Je l'ai tué ! Quelle merde ! Je n'avais vraiment pas besoin de cela. Mais où est le corps ? Je manipule mon piolet avec «ma» victime plantée sur la pointe. C'est léger. Il faudra voir à la lumière. Tiens, je saigne un peu de la main, ce n'est pas lui.

RR... RAAA... RAA... RRR... J'ai tout lâché. Et puis j'ai tout repris en voulant récupérer mon arme-piolet qui ne venait pas, retenue par quelque chose venant d'en haut en rugissant plus fort. Alors même avec une bonne trouille, à défaut d'être un illustre crétin, si l'on vous empêche de fuir, vous devenez forcément un héros comme dans toutes les guerres. Cette fois je suis devenu un héros quand j'ai pris le temps de reconnaître l'ennemi qui me retenait; c'est à dire un rouleau de fil de fer pendu la haut, au bord de la toiture. Et j'ai compris. Le temps, le vent, et le bourlinguage au grès des tempêtes pour resserrer le rouleau et le faire descendre à hauteur d'homme, avec son accrochage raclant la gouttière, quelle formule simple et magique pour réveiller les esprits.

Quant aux cas précédents, certains impressionnés avaient préféré raconter n'importe quoi. Et je ne les contredirai pas. Couché face au ciel, dans le courant d'air de la ruelle, j'ai patiemment attendu la fin d'un fou rire qui ne finissait pas. Et je crois bien avoir dormi enfin, ainsi, à la belle étoile.

FIN